

Le marquis se tourna vers Sténio, et, avec un accent de haine indicible :

— Vous me l'avez enlevée vivante, dit-il, j'exige que vous me la rendiez morte. Je veux l'arracher à votre douleur, comme vous l'avez arrachée à ma joie. Vous m'avez pris ses baisers, je la reprendrai à vos larmes. Rien d'elle ne vous restera. Elle redeviendra mienne. Elle dormira dans le caveau de famille, auprès de sa mère, et vous vous engagerez à ne jamais mettre le pied sur le sol anglais pour venir rôder autour de sa tombe.

Marackzy regarda fixement lord Mellivan :

— Et, à ce prix, vous lui pardonnerez ?

Le vieillard, sans parler, inclina la tête.

Le mari de Maud n'eut pas un tressaillement, son visage blême demeura immobile, ses yeux restèrent sans larmes.

— Ainsi, de cet ange tant aimé vous me séparez à jamais ? Le culte pieux, dont j'aurais entouré la chère morte, me sera interdit. Je n'aurai pas le droit de prier, de pleurer près d'elle, ni de lui porter des fleurs. Au désespoir de sa perte, vous ajoutez l'horreur de l'éloignement éternel. Ce qui aurait pu adoucir le déchirement de mon cœur, vous me le défendez. C'est me demander ma vie. Soit ! je vous la donne. Mais, au moins, que mon sacrifice soit largement compensé. Soyez aussi indulgent pour votre fille que vous êtes cruel pour moi ! Que chacune de mes tortures lui vaille un apaisement, chacune de mes amertumes une joie, et puisque pour tous ses sourires je dois donner des larmes, vengez-vous bien et faites-la très heureuse !

Lord Mellivan ne parut pas avoir entendu les paroles de Sténio. Inflexible, il marchait vers le but qu'il s'était fixé. Pour que Marackzy fût frappé, il fallait que Maud mourût. Qui sait ce qu'il aurait répondu si on lui avait donné le choix entre le salut de sa fille et l'accomplissement de sa vengeance ? Quel débat effroyable se fût engagé entre sa rancune et sa tendresse ?

Mais Maud était perdue : il ne restait qu'à punir. La rancune et la tendresse du vieux lord pouvaient se liguer contre celui qui était responsable du malheur, et l'écraser sans pitié.

Le marquis se tournant brusquement vers Sténio, parut lui demander s'il avait encore quelque chose à dire. Il vit le musicien immobile, accablé. Alors, marchant vers la porte, il l'ouvrit.

— Je pense que maintenant vous pouvez vous retirer, dit-il. Dans une heure, je serais auprès de ma fille. Mais, comme il ne me convient pas d'habiter la même ville que vous, je vous prévient que ce soir je partirai pour l'Angleterre.

Marackzy s'inclina sans une parole et sortit.

Le marquis écouta le bruit de ses pas dans l'escalier, puis sur le pont du navire. Quand il n'entendit plus rien, il poussa un profond soupir. Et voyant Daisy qui accourait anxieuse du résultat de cette terrible entrevue, il lui tendit les bras, la serra sur sa poitrine et éclata en sanglots.

## VI

La vue de son père sembla avoir ressuscité Maud. Elle retrouva des forces, surmonta l'horrible tristesse qui la minait et redevint souriante. Elle put se lever et faire quelques pas jusqu'à la fenêtre. Là, elle passa des heures délicieuses, réchauffée par la tiède lumière du soleil, caressée par la brise vivifiante de la mer, distraite par le mouvement joyeux de la plage.

Un autre que Sténio aurait pu croire que les médecins s'étaient trompés, et que Maud avait encore assez de vigueur pour vaincre la maladie. Mais le grand artiste, avec une pénétration singulière, se rendait compte très exact de l'état de sa femme.

Il la voyait momentanément exaltée par une joie intérieure, luttant contre l'abattement de son corps. Mais elle savait bien que le combat ne serait pas longtemps victorieux, et que, cette énergie factice cessant, la pauvre Maud retomberait comme un oiseau blessé qui a essayé de fuir dans le ciel.

Il assistait le cœur serré, à la révolte de cette jeune fille qui s'attachait à la vie. Et, jugeant bien léger le fil qui l'y retenait encore, il maudissait le temps qui marchait si vite, les jours qui s'écoulaient si rapides, pleins d'angoisse d'un lendemain qui pouvait amener un malheur.

Ainsi qu'il l'avait dit, lord Mellivan était parti, et il avait laissé Daisy et Harriett.

Et la présence constante des deux femmes contribuait à maintenir Maud dans ce bien-être moral, si nouveau pour elle, qu'il paraissait lui rendre la santé.

Chaque matin la jeune fille arrivait avec sa gouvernante, et le logis s'éclairait d'un rayon de gaieté.

Elle allait, venait, tournait, chantait, s'interrompait pour embrasser sa sœur, et répandait autour d'elle le charme ineffable de sa jeunesse et de sa grâce.

Maud, silencieuse, la regardait, et il lui semblait que tout ce qu'elle avait souffert était un mauvais songe. Rien de ce qui avait été le tourment de sa vie n'était plus vrai. Elle avait épousé Sténio avec le consentement de son père, elle n'avait jamais quitté son pays, elle n'avait point été séparée de sa sœur. Et l'ange blond qui pleurait n'était pas mort : il allait naître.

Quand la réalité lui apparaissait soudain, elle fermait les yeux, pour ne pas perdre sa douce illusion, et se disait : c'est ainsi que cela est, et c'est le bonheur.

Elle éprouvait une joie mélancolique à parler du passé avec Harriett et Daisy. Peu à peu, comme dans un sympathique cortège, tous les amis perdus depuis tant d'années passaient devant ses yeux. Et, pendant des heures entières, elle se perdait dans le lointain de ses souvenirs. Elle oubliait ainsi bien mieux les amertumes et les craintes du présent, et elle se reprenait à être heureuse.

Quand Sténio voyait sa chère malade ainsi distraite, il s'éloignait sans bruit, et, cessant de se contraindre, tendait les lignes de son visage contractées par un sourire de commande, il s'en allait errant dans les endroits déserts. Il gagnait le sommet des falaises, et, là, sous l'herbe rare et jaunie, il s'asseyait, ayant autour de lui l'immense solitude du ciel et de la mer. Et il se perdait dans ses tristes rêveries.

Il écoutait l'orage de sa douleur qui grondait au fond de lui-même. Peu à peu, ses gémissements prenaient une forme musicale, et, dans son cerveau inspiré, des chants bourdonnaient exprimant le désespoir. A entendre ces harmonies, nées de sa souffrance, et qui se rendaient avec une intensité sublime, il éprouvait une torture sans nom. Il eût voulu faire taire son imagination. Mais son génie, vainement comprimé, déployait ses ailes, et, ainsi qu'un aigle qui tient une proie pantelante dans ses serres, l'emportait lui-même, impuissant à résister.

Et c'étaient des marches funèbres qui retentissaient dans sa pensée, terrifiantes comme le glas des morts.